

## Introduction

Les transitions en cours, et plus particulièrement celles numérique, écologique et institutionnelle, qui prolongent d'autres transitions plus anciennes, mais non achevées, comme la transition démographique, ont un impact important sur l'essence, l'exercice, la place et la valeur du travail.

Le travail est polysémique et, comme de nombreuses notions, il a pris des significations extrêmement différentes selon les époques, à tel point qu'il est sans doute périlleux de l'utiliser de manière générale.

La valorisation du travail va de pair avec la croyance qu'il est une activité essentielle de l'homme et une source essentielle de lien social.

Max Weber, dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Weber 1991), et les auteurs les plus contemporains font de Luther, et plus largement du mouvement de la Réforme, l'instigateur d'un basculement des valeurs attachées au travail. Certes, Luther n'est pas à lui seul le père d'une ère nouvelle, mais son œuvre est considérée comme la cristallisation des inclinations et des mouvements souterrains d'une époque et, à ce titre, génératrice d'un potentiel de modernisation.

Ainsi se forment, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, non pas autour de l'éthique chrétienne classique (« tu travailleras à la sueur de ton front »), mais autour de Luther, Calvin et les protestants, un certain nombre d'idées qui vont se développer autour de « l'éthique du labeur ». Le travail dans sa dimension de valorisation de la vie sur terre, de valorisation de l'épargne, se développe en même temps que la pensée protestante, et ceci, car elle valorise certains comportements qui ne l'étaient pas auparavant. C'est aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles – au cours desquels se développent un certain nombre d'idées majeures

autour des découvertes scientifiques et philosophiques – que le travail prend une place particulière dans la société.

Entre le « Tableau économique de la France » de François Quesnay (Quesnay 1759) et les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith (Smith 1776), le concept général du travail prend sa place. Il apparaît en même temps que celui de valeur. En effet, seule la quantité de travail humain nécessaire à fabriquer un bien lui donne sa valeur économique. À la même époque et dans le même champ théorique sont élaborés les concepts de « classes sociales », de « valeur d'usage » et de « valeur d'échange » des marchandises.

Pour Adam Smith, le travail est à la source de toutes les richesses. David Ricardo associe beaucoup plus étroitement que Smith travail et valeur d'échange. Ainsi, pour Ricardo, mais aussi pour Hegel et Marx, l'homme devient vraiment la source de toute production, le grand producteur. Le travail est la médiation qui permet à l'homme de transformer la nature et de se transformer lui-même. Karl Marx met au centre de toutes choses le travail et la production. Le travail est la source de toute culture et de toute richesse. Marx distingue le travail comme valeur libératrice et constituante de l'humanité, du travail aliéné qui résulte des contraintes du système capitaliste. Il propose une vision anthropologique du travail, qu'il considère comme le cœur de l'activité humaine, pas nécessairement salariée, et le lieu où se développent les sens et les capacités physiques et mentales des individus.

Cette acception contribue à instaurer, dans les représentations du XIX<sup>e</sup> siècle, le travail en valeur cardinale de l'activité humaine. Il faut également rappeler qu'au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, apparaît la notion de travail abstrait, c'est-à-dire le travail effectué dans le but d'obtenir un revenu.

Présenté en facteur de production, le travail est une marchandise que chacun doit en théorie pouvoir vendre comme il l'entend à travers des contrats librement consentis. En prenant la forme d'un échange généralisé à l'intérieur du corps social, le travail (et la division sociale du travail) est le fondement du rapport social (Afriat 1996).

Puis au XX<sup>e</sup> siècle, le travail se sacralise majoritairement sous sa forme salariée et se constitue comme une activité essentielle à la socialisation, source de reconnaissances multiples, de possible épanouissement des sujets concernés, et productrice de solidarités. Aujourd'hui, lorsque nous parlons de travail, nous évoquons une activité rémunérée et exercée en vue d'une rémunération.

En est-il toujours de même aujourd'hui ?

C'est cette interrogation qui a été à l'origine de la problématique du colloque « Le sens du travail demain », qui s'est tenu le 26 octobre 2022 dans le cadre de la Biennale Ecoposs, Osons l'éloge du futur !<sup>1</sup>.

Notre époque a vu successivement l'apparition d'une forme de chômage de masse, de différents phénomènes d'exclusion du monde du travail, d'une aspiration à une réduction du temps de travail au profit de meilleurs équilibres de vie. Plus récemment, le confinement sanitaire a pu déstabiliser temporairement son rôle central dans la vie des gens, mais il a surtout instauré une refonte profonde et durable de ses modalités, du fait du télétravail.

À l'aune d'un profond changement de notre société, nous nous sommes interrogés pour tenter de répondre aux interrogations suivantes : cette acception du travail n'est-elle pas en train de changer ? Le travail est-il encore une valeur qui fédère notre société ? Le travail permet-il l'accomplissement de l'homme ou son aliénation ? Joue-t-il encore son rôle d'insertion sociale ou est-il devenu un facteur d'exclusion ? Une essence anthropologique du travail, faite de réalisation de soi, est-elle envisageable ? Quelle sera la place du travail demain ? Quel sens aura-t-il dans la société de demain ?

Cet ouvrage présente les réflexions qui ont été présentées et débattues lors de ce colloque. Il se décompose en trois parties.

La première partie, « Signification du travail à travers les siècles et dans le monde », revisite le concept « travail » à travers les siècles. Car pour comprendre les transformations à l'œuvre, nous avons besoin de jeter un regard vers le passé. Plutôt qu'une approche conceptuelle, une approche socioculturelle plus adaptée a été retenue. Une identification des différentes acceptions du travail dans le monde est proposée, car le travail est polysémique et, comme de nombreuses notions, il a pris des significations extrêmement différentes selon les époques. Deux représentations du travail ont été retenues : occidentale et orientale.

Cette partie s'organise autour de deux grands temps : celui de la rétrospective – l'apparition historique du mot « travail », les différentes significations qui sont apparues et celles qui se sont progressivement ajoutées –, et celui de la prospective – quels sont les facteurs d'évolution à l'œuvre ?

La deuxième partie, « Quelles représentations du futur du travail à 2050 ? », a pour objectif de mettre en avant le regard des jeunes sur le travail et comment ils se

---

1. Université catholique de Lille (2022). Biennale Ecoposs, Osons l'éloge du futur !, du 26 au 30 octobre [En ligne]. Disponible à l'adresse : <https://www.ecoposs.fr/>.

projetent dans l'avenir. Elle présente les récits de trois jeunes qui se sont projetés en 2050, ainsi que leur vision du travail de demain.

La troisième partie, « Transition numérique et place de l'individu au travail », part du constat que l'intelligence artificielle, la robotique, l'impression 3D, l'industrie 4.0, les objets connectés, la *blockchain* sont quelques-unes des menaces que l'évolution technologique fait peser sur les emplois existants. Au-delà des possibles pertes d'emploi, c'est l'ensemble du travail qui va subir un profond changement avec la transition numérique.

Cette partie s'attache à mettre en exergue les conséquences des choix technologiques faits sur le travail en mettant en avant deux situations : la substitution de l'homme par la machine et la complémentarité de l'homme et de la machine – transition cognitive.